

Vers la fin du mystère Gleiniger ?

Le Général de Division (General major de la Wehrmacht) Walter Gleiniger commandait la garnison allemande de Limoges en août 1944. Cette garnison était forte, selon Georges Guingouin (1), « *d'environ 1400 hommes dont le 19^{ème} régiment de police SS (Schutzpolizei) avec 2 compagnies de lance-flammes. Se trouvaient également dans la ville, les 3^{ème} et 5^{ème} régiments de Garde mobile ainsi qu'un groupe du 6^{ème} régiment, 11 escadrons de G.M.R. (Groupe Mobile de Réserve) et des unités regroupées de la gendarmerie. Il fallait compter, de plus, avec la 2^{ème} cohorte de la Milice, forte de 3 centaines* ».

Walter Gleiniger 12 mars 1892 – 22 août 1944



LE GÉNÉRAL
GLEINIGER

Le **samedi 19 août 1944**, la grève générale est déclenchée à Limoges et paralyse la ville, alors que la 2^{ème} compagnie de la Schutzpolizei vient au secours de la colonne de miliciens retranchée à La Jonchère, avec femmes et enfants, à la suite de violents accrochages avec le Maquis, et l'accompagne, dans sa retraite vers Moulins, jusqu'à Sauviat/Vige. Là, la compagnie SS rebrousse chemin et rentre sur Limoges barricadée par les miliciens restants dans la ville.

Le **dimanche 20 août**, devant la pression de plus en plus forte de la Résistance autour de Limoges, les Allemands conviennent d'engager les premières négociations avec des représentants des Forces Françaises de l'Intérieur commandées par le colonel Guingouin. Le général Gleiniger refusant tout échange direct avec les chefs des « bandes terroristes » qu'il redoutait sans doute par-dessus tout, les premières négociations vont avoir lieu par l'intermédiaire du correspondant de la Légation suisse, M. Jean d'Albis qui se rapproche du chef d'état-major de Gleiniger, le lieutenant-colonel von Liebich.

Dans la **nuît du 20 au 21 août**, les Gardes mobiles et les G.M.R. rallient le Maquis et se mettent à la disposition du colonel Guingouin, chef des F.F.I. Cette décision va peser très lourd dans la suite des événements, le général Gleiniger étant complètement atterré à l'annonce de ce ralliement.

Le **lundi 21 août**, le général Gleiniger accepte donc, non sans, peut-être, quelques arrière-pensées, de se rendre, avec son chef d'état-major, le lieutenant-colonel von Liebich et le capitaine Noll, chez Jean d'Albis, correspondant de la Légation suisse, habitant 6, chemin Saint-Lazare, à Limoges, pour recevoir les conditions de la reddition des Allemands en garnison à Limoges, portées par la délégation officielle des plénipotentiaires alliés, représentée par le major G.M. Staunton (de son vrai nom Philippe Liewer, chef du réseau Salesman 2, SOE Services secrets britanniques), de la Royal Army, représentant en Haute-Vienne du Haut Commandement des Forces alliées, les capitaines J. Guéry, des Forces Françaises de l'Intérieur et M. Viguiet, des Forces Françaises Combattantes, et le capitaine Charles E. Brown, de l'U.S. Army en tant qu'interprète. Les négociations se déroulent de 16 heures à 18 heures 15, sous la présidence de Jean d'Albis. Afin que les états-majors respectifs soient informés des conditions définitives de la reddition allemande, chacun se retire en se donnant rendez-vous à 20 heures 30, pour la signature de l'acte de capitulation.

Si l'on en croit les recherches menées par Georges Beau et Léopold Gaubusseau (2), « *A 20 h 30, la délégation alliée, accompagnée de M. d'Albis, se présente à l'hôtel de l'état-major allemand (Hôtel de la Paix, place Jourdan, face à la Kommandantur). Coup de théâtre. Le capitaine allemand Noll annonce aux Alliés que le général Gleiniger et le colonel von Liebich ont été enlevés par les S.S. Le coup de force a réussi malgré les embuscades tendues sur la route de Linards. Le chef de la délégation alliée répond que, dans ce cas, le traité est devenu caduc et que les F.F.I. prendront les mesures pour s'assurer la reddition de la garnison... A 22 h 10, la prise de Limoges est effective. Cinq officiers et trois cents soldats allemands étaient faits prisonniers...* »

Selon le témoignage écrit de Georges Guingouin (1), témoin essentiel puisqu'acteur principal par représentants interposés : « *la reddition est officielle, les embuscades sont levées, mais, coup de théâtre : les S.S., refusant de s'incliner, enlèvent le général Gleiniger, qui sera exécuté. Seul, le capitaine Noll se présente ; il est fait prisonnier avec 12 officiers et 350 hommes.* » La capitulation allemande ne sera donc pas signée, mais, « *à 20 heures 30, les soldats des Forces Françaises de l'Intérieur entrent dans la ville, l'arme à la bretelle, ayant libéré la capitale du maquis avec le minimum de pertes et surtout – ce qui est leur plus beau titre de gloire – ayant réussi à sauver tous ces emprisonnés de la place du Champ de Foire, leurs frères d'armes et d'espérance, dont la vie était dangereusement menacée...* »

(1) Georges Guingouin, « 4 ans de lutte sur le sol limousin »,
Publié aux Editions Lucien Souny, juillet 1991

(2) Georges Beau & Léopold Gaubusseau, « R5 les SS en Limousin, Périgord et Quercy »
Publié aux Editions des Presses de la Cité, 1984

Ces deux témoignages appellent quelques approfondissements et interrogations :

1. L'absence, au rendez-vous officiel, du général Gleiniger et de son chef d'état-major, le colonel von Liebich, a rendu caduc l'acte de reddition. Dans son ouvrage mémoire, Georges Guingouin n'a d'ailleurs produit que le « *procès-verbal de l'essentiel de la discussion préalable à la capitulation de la garnison allemande de Limoges* ». Il n'existe donc pas d'acte de reddition officiel de la garnison allemande de Limoges. Cependant, l'acte non signé a forcément existé : à rechercher aux Archives départementales.
2. Le capitaine Noll fait état de l'enlèvement, par les SS, du général Gleiniger et du colonel von Liebich : ceci écarte l'hypothèse également avancée par le discours populaire du suicide du général Gleiniger, à l'image sans doute d'Hitler plus tard. Mais Gleiniger n'était pas un fanatique SS, il a même exprimé ses regrets au sujet du massacre d'Oradour. Gleiniger était un soldat de la Wehrmacht : le suicide semble bien peu probable et s'il avait choisi cette solution, pourquoi aurait-il été transporté à Guéret pour y être enterré ? Et si Gleiniger s'était suicidé, son chef d'état-major aurait pu signer l'acte de reddition : lui aussi avait disparu !
3. Pourquoi le capitaine Noll aurait-il passé sous silence le suicide de son supérieur en inventant une autre histoire ? Mais alors, s'il y a eu enlèvement, pourquoi n'a-t-il pas été enlevé également par les SS puisqu'il avait participé aux dernières négociations ? Quelles sont les sources d'informations permettant à Guingouin d'affirmer que Gleiniger a été exécuté par les SS ? Quant à von Liebich, on ne sait ce qu'il est advenu de lui.
4. Les deux officiers supérieurs auraient donc été enlevés entre 18 h 15 et 20 h 30. Or, selon l'ANACR de la Haute-Vienne (3), « *Le plus gros effectif de la garnison allemande a commencé de quitter la ville dès 17 heures. Les effectifs sont estimés, côté allemand à 1000 hommes, dont 600 combattants, côté maquis à 5500 hommes armés.* ». Après avoir pris connaissance des conditions de reddition, les plus radicaux des Allemands, dont le régiment de police SS, ont choisi de forcer le blocus de la ville et de partir aussitôt, avant la fin des négociations (17 h) vers Guéret, par la N 141, pour renforcer la garnison locale et l'encadrer en vue des opérations de retraite vers Moulins. En retenant les chiffres de prisonniers avancés, dans les témoignages analysés (5 officiers, 300 soldats, pour Beau et Gaubusseau ; 12 officiers, dont le capitaine Noll, 350 soldats, pour Guingouin), c'est une troupe considérable d'au moins 300 soldats allemands et d'officiers qui a ainsi pu forcer le blocus.
5. L'hypothèse de l'enlèvement paraît également sérieusement mise en défaut. En admettant l'argument avancé que la police SS ait refusé la capitulation sans combat, alors pourquoi a-t-elle décidé, dès 17 heures de battre en retraite avec sûrement une grande partie de la garnison ? Les SS avaient, à leur engagement, fait promesse de dévouement au Führer jusqu'à la mort et ils seraient partis en débandade sur les routes après avoir reproché au commandant de la garnison de ne pas avoir engagé le combat qu'eux-mêmes refusaient !
6. Compte tenu de ces approfondissements, une autre hypothèse qui n'a jamais été examinée à ce jour peut être évoquée. Le général Gleiniger et son chef d'état-major, le colonel von Liebich ont eu tout le temps nécessaire, entre 18 h 15 et 20 h 30 pour prendre la tête de la colonne allemande en retraite et quitter Limoges avant l'heure fatidique de la reddition. Le PC de Guingouin se trouvait sur la route de Linards et les embuscades tendues sur cette route en assuraient la protection, mais cela libérait les accès à la N 141 empruntée par les Allemands en retraite avec, peut-être, l'accord tacite de Guingouin, pour une non-intervention pendant toute la traversée de la Haute-Vienne, en échange de la vie sauve accordée aux prisonniers du Champ de foire -témoignage du Maquisard Raymond Vaillant (6). Dès leur arrivée en Creuse et pendant toute la traversée du Limousin, les embuscades tendues par les Maquisards furent alors ininterrompues et les Allemands et leurs alliés miliciens y laissèrent quantité d'hommes et de matériel.

Il est d'ailleurs possible que les soldats allemands de Limoges aient commencé d'évacuer la ville de Limoges, dès le début des négociations avec les plénipotentiaires alliés. La trace de la colonne d'Allemands en retraite peut être notée grâce au témoignage d'Augustine Lebeau (4), employée des Postes et Télécommunications à Saint-Léonard, qui transcrit dans son journal en date du dimanche 20 août : « *A St Léonard, arrivée d'Allemands.* » et qui note au lundi 21 août : « *Les Allemands partent en véritable débâcle vers Bourganeuf.* » La colonne allemande est donc arrivée très vite à Saint-Léonard, à 25 km environ de Limoges, sans doute en fin d'après-midi. A Saint-Léonard, il y avait, à la suite d'un vol important de dynamite par les Maquisards de Guingouin, une petite garnison d'une centaine de soldats allemands qui avait en charge la protection de la mine d'extraction de wolfram, minéral indispensable à l'industrie allemande.

N'est-ce pas la fonction d'un général de coordonner une bonne retraite tant sur l'aspect protection des troupes que prise en charge des garnisons placées sur sa route (Saint-Léonard, puis Bourganeuf, puis Guéret : objectif, atteindre Montluçon puis Moulins). Et le 22 août Saint-Léonard est libéré à son tour après le départ de tous les Allemands. Dans son journal, Augustine Lebeau écrit au jour du mardi 22 août : « *Plus d'Allemands (enthousiasme !...)* ».

Les Allemands quittent la Haute-Vienne à Sauviat/Vige qu'ils traversent difficilement (voir une prochaine étude à propos du mystère Kämpfe), sur un pont provisoire en rondins et madriers construit sur la Vige après le sabotage du pont principal, suivant le Débarquement. La colonne entre alors en Creuse, région de tous les dangers. Le témoin Marc Parrotin (5) a décrit très précisément les attaques subies par les Allemands en retraite : « *Le 22 août, au matin, alors que les détachements de la Compagnie Daniel sont à nouveau en embuscade sur la nationale entre Sauviat et Bourganeuf, un très important convoi allemand d'une centaine de véhicules se présente sous le feu des légaux de St-Moreil, toujours commandés par Jacques Truffy, qui attaque l'ennemi et lui détruit un camion basculé dans un ravin. Plus loin, en haut de la ligne droite de Langladure et jusqu'à la route de Chambonnaud, les groupes de combat des F.T.P. attendent l'ennemi ; le détachement placé côté Chambonnaud est commandé par le sous-lieutenant Morisy, l'adjudant Sittler et le sergent Bignet ; il doit laisser passer la tête du convoi qui sera attaquée plus loin par le détachement placé côté Fontloup et commandé par le lieutenant Bressy Paul, l'adjudant Caudoux dit Matéo et le sergent Madoumier. La colonne allemande avance prudemment sur la route sinueuse dominée par les crêtes boisées aux feuillages épais et impénétrables. Tout à coup, la fusillade éclate terrifiante, ponctuée par des explosions de grenades et d'obus de mortiers. Elle se répercute au loin, très loin, longtemps, bien après même que les F.T.P. aient rompu le combat pour échapper à l'encerclement. Les Allemands ont cherché à anéantir le détachement du lieutenant Bressy en le prenant à revers, mais le brave Denis de Fontloup, un des légaux de Montboucher, en abattant l'ennemi le plus avancé dans la manœuvre, a permis à son groupe de se replier sans pertes. Quand les boches repartiront, apeurés et furieux, ils laisseront six camions au bord de la route maculée de taches de sang. Ils entrent à Bourganeuf. De Vaugelas fait préparer le départ de ses cohortes qui vont se placer derrière leurs alliés. Quatre des soldats allemands tués au combat du 22 août près de Bourganeuf furent enterrés à Guéret. Ils se nommaient Walter Gleiniger, Hugo Pachaly, Nikolei Popig et Johan Steffgen. Ce soir-là, avant d'arriver à Guéret, les Allemands ou les miliciens ont fusillé, en bordure de la N. 140, près du Massebrot, le jeune F.F.I. Pierre Jolivard qui se rendait à l'ancien P.C. de son unité pour y rechercher des documents ; un peu plus loin, ils ont massacré Camille Petit, Fernand Alexaline et Léon Mémery, trois cyclistes circulant ensemble sur cette route dangereuse en se rendant à Sardent. Et ce n'est qu'à quatre heures du matin, le 23 août, que l'arrière garde de la colonne atteindra Guéret pour participer à la défense de la garnison allemande. Les miliciens sont sans nouvelle de leur gouvernement de Vichy et leur sort est lié à celui des occupants. Allemands et miliciens subiront encore des pertes sévères avant de sortir de la Creuse insurgée, car, de Guéret à Montluçon, les C.F.I. et les F.T.P. sont constamment en embuscade sur la Nationale 145. »*

(3) ANACR = Association Nationale des Anciens Combattants et Amis de la Résistance,

« La libération de Limoges » site www.anacr-haute-vienne.com

(4) Michel Baur : « 1939-1945, Augustine-Liberté, cœur de femme au quotidien, Journal de Guerre en Limousin »
Publié aux Editions Thélès, Paris, 2008.

(5) Marc Parrotin « Le temps du Maquis »

Publié aux Editions Verso, juin 1984

Le témoin cite nommément les noms des soldats tués aux combats du 22 août comme, m'a-t-il dit par téléphone, il a pu le lire sur la plaque de leur première inhumation au cimetière de Guéret. Il y a là, le général Walter Gleiniger, son chauffeur Nikolaï Papig et ses gardes du corps, deux policiers SS, Hugo Pachaly, Hauptwachmeister et Johan Steffgen, Oberwachmeister, ce dernier décédé le 28 août (des suites de ses blessures ?)... Marc Parrotin n'a pu m'en dire davantage sur les combats en particulier qui ont conduit à décapiter le commandement allemand de la colonne ou bien l'officier supérieur prisonnier, conduit en Allemagne pour y être jugé ?

Un autre témoignage vient conforter le récit précédent, celui de Paul Beylle (6). Il s'agit d'un ancien Maquisard de la Compagnie Chaumeil qui rapporte les informations circulant à l'époque dans les rangs des Maquisards. *« Tout de suite après la chute de Limoges aux mains des FTP, quelques 200 soldats allemands SS de la Gestapo ont aussitôt quitté la ville pour rejoindre Clermont-Ferrand et se rapprocher de l'Allemagne. Pas moins de quatre vingt camions de miliciens leur ont emboîté le pas pour bénéficier ainsi de leur protection. Peu avant la Besse, à la sortie de Sauviat/Vige, les « légaux » de Saint-Moreil ont tendu une embuscade à la colonne qui se dirigeait sur Guéret. Près de la tête de la colonne allemande, entre deux véhicules semi-chenillés, trois officiers occupaient une simple voiture de tourisme. C'est cette voiture que choisit Jean Truffly pour la mitrailler à bouts portants en sortant par surprise du fossé dans lequel il s'était caché : les trois officiers furent ainsi tués et Jean Truffly put se retirer sans dommage, la soudaineté et la brièveté de l'attaque, ajoutées à l'effet de surprise, ayant joué en sa faveur. Il y aurait eu parmi ces trois officiers, le Général Gleiniger, fait prisonnier par la police militaire allemande juste avant la signature des accords de capitulation de la garnison de Limoges (les Allemands ont, par la suite, avancé l'hypothèse du suicide...). Toujours est-il que l'on retrouva peu après un corps carbonisé, déposé sur un tas de fumier dans la plus proche ferme du lieu-dit la Gane, à deux kilomètres environ de l'embuscade. A noter que des camions de miliciens, en queue de cortège, furent, également, pris pour cible et incendiés par les autres « légaux » de Saint-Moreil. Dans le pré attenant au « Gros Hêtre », face à la route de la Besse, les victimes de l'embuscade auraient été enterrées là, exception faite du Général Gleiniger dont on a voulu faire disparaître toute trace et toute possibilité d'identification, en le brûlant au lance-flammes. Quant à déposer ses restes calcinés sur un tas de fumier, cela relève d'un message très clair des SS adressés aux « défaitistes du Grand Reich »... Les restes du Général furent transportés au cimetière, à l'entrée de Bourganeuf ».*

Malgré les imprécisions, résultant du transfert d'informations par le bouche à oreille, ce récit complète celui de Marc Parrotin. Ici apparaissent les limites de la démarche de collecte de mémoire, celle-ci sur ces sujets aurait dû être faite il y a quelques décennies, les recoupements de témoignages auraient été plus faciles à mettre en œuvre. Il n'a pas été possible, malheureusement, d'entrer en contact avec un au moins des « légaux » de Saint-Moreil car ils sont à présent tous décédés. Néanmoins, ce dossier, à l'analyse, permet bien d'écarter la thèse du suicide. Reste une interrogation : Gleiniger était-il en exercice de commandement ou prisonnier des SS ? Dans les deux cas, le général Gleiniger a bien été tué au combat, donc par des combattants de la Résistance. Quant à vouloir effacer toute trace d'identification semble relever peut-être de la confusion dans le temps avec une affaire voisine survenue au détriment de la Résistance, lors du passage de la Das Reich en juin 44. Sous le titre *« Torchés humaines à Montboucher »*, Marc Parrotin (5) témoigne dans son ouvrage *« Ce 9 juin, des F.F.I. de la Compagnie Chaumeil, venant de Bourganeuf se rendent à St-Pierre Chérignat en camion pour assister aux obsèques d'un des leurs, Paul Jacquet, mortellement blessé à l'attaque de Guéret, le 7 juin. Après avoir dépassé Montboucher, à la Gane du Clos, ils se heurtent à une colonne de la Das Reich. Les Allemands ouvrent le feu. Les F.F.I. surpris ne peuvent se défendre ; leur conducteur, Fernand Chautard, bien que blessé réussit à s'enfuir ; trois de ses camarades, grièvement atteints, sont achevés sur place et les Allemands brûlent leur corps au lance-flammes. Ainsi meurent Louis Champême de Bourganeuf, Raymond Chambinaud de Chauverne et Marcel Ridoux de Guéret ; le frère aîné de celui-ci, Henri Ridoux, a été fusillé le matin même à Combeauvert. (Fernand sera soigné à Bourganeuf à la clinique du docteur Gigon)...* ». Il se peut enfin que ce corps calciné soit tout simplement celui d'un Maquisard inconnu, tué par les Allemands, dans les environs, au cours des nombreuses embuscades.

(6) Michel Baurly : *« L'erreur fatale du boucher de Combeauvert ou la fin du mystère Kämpfe »*, à paraître.

Conclusion

En conclusion, selon toute vraisemblance, le général Gleiniger a été exécuté, sans doute bien involontairement, par la Résistance, alors qu'il commandait la colonne allemande en retraite vers l'Allemagne. C'est un acte d'héroïsme à rajouter au compte des innombrables actions de résistance du peuple limousin dans une région que les Allemands avaient dénommée « la petite Russie ». De Gaulle désigna lui-même Limoges comme capitale de la Résistance. L'exécution d'un général, c'est sans doute aussi le plus haut fait d'armes de la Résistance après la capture du commandant de bataillon, Helmut Kämpfe, non loin de Sauviat d'ailleurs...

Les cendres de Walter Gleiniger ont été transférées du cimetière de Guéret au cimetière allemand de Berneuil, en 1969. Le corps avait été réclamé par son fils alors que les restes de Walter Gleiniger étaient encore à Guéret, mais il n'y eu pas de suite à cette demande, selon les services des archives de Guéret.

A Berneuil les corps des quatre soldats tués aux combats du 22 août 44 reposent à présent, toujours ensemble :

- Le général Walter Gleiniger, bloc 2, rangée 17, numéro 637, et à ses côtés,
- Sous la même dalle, à côté : son chauffeur, Nikolaï Papig, et un garde du corps Hugo Pachaly, bloc 2, rangée 16, numéro 636,
- Sous la dalle précédent cette dernière, l'autre garde du corps, Johan Steffgen, bloc 2, rangée 15, numéro 542.

Les inhumations se font successivement en fonction des arrivées : donc les quatre dépouilles en provenance de Guéret sont arrivées ensemble à Berneuil... inséparables !

Fait à Paris le 6 février 2011
« Pour aider l'Histoire à comprendre »

Michel Baury

Ecrivain – Collecteur de mémoire

michel.baury@sfr.fr



Cimetière allemand de Berneuil (Charente-Maritime) : dalle de Walter Gleiniger

Photo Julien Hauser (représentant France du Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge)-5/2/2011